

Serge Massart

Le privilège des moribonds

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Serge Massart, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

**«La lune est froide
Les étoiles ne sont pas des bijoux
Mais des pleurs.... »**

Tristan Massart (*Sans titre* – juin 2011)

Alain

I

Alain referma la porte, donna un tour de clé machinal et s'arrêta un instant sur le seuil avant de descendre l'escalier. Il porta spontanément son regard autour de lui en suivant un demi-cercle, attentif et curieux comme s'il découvrait cet endroit pour la première fois, bien qu'il répétât ce geste presque chaque matin depuis quatre mois. La lumière des lampadaires était faiblarde, mais elle ne laissait cependant que peu de zones inaccessibles à sa vision. Il détailla les maisons accolées sur sa gauche et toutes pareilles à la sienne, la petite place située à une dizaine de mètres et qui paraissait encombrée par les quatre grands arbres qui en occupaient tout l'espace, le pignon d'en face et le morceau de route devant chez lui et puis la campagne, qu'il devinait à main droite, car la nuit était encore noire, par-dessus la haie qui terminait la route en un cul-de-sac. La façade, derrière lui, pour moitié laissée en briques brutes et pour l'autre couverte d'un ciment peint en blanc, était percée d'une porte surmontée d'une étroite lucarne, d'une baie vitrée surélevée donnant sur la salle à manger et d'une seconde, à un niveau supérieur, correspondant à l'étage, et enfin d'une entrée de garage, légèrement en contrebas, juste sous de la fenêtre du salon. Au-dessus de lui, le numéro 27, celui de cette maison, située à l'extrémité nord-est de la cité Périne et qu'on lui avait proposée comme logement après son embauche. Malgré la grande sobriété du décor de ce village du Nord, il parvenait encore à découvrir des différences avec celui qu'il connaissait bien, Montgiscard, un autre village de la campagne, celle du Sud-Ouest, où il avait passé toute son enfance. Quand c'était le cas, un sourire se dessinait spontanément sur ses lèvres, sans qu'il s'en rendît vraiment compte, comme cela lui arrivait chaque fois que se mêlaient en lui surprise et réussite. Ce genre de « sourire silencieux », selon l'expression de Chantal, laissait paraître une certaine ironie dans ses yeux et lui valait régulièrement des regards interrogatifs ou désapprobateurs.

Il huma le vent en levant le nez comme un chien aurait allongé la truffe. Cela lui donna une apparence un peu bizarre, car il avait l'appendice nasal droit et plutôt fin et en tendant le cou, la tête penchée, il avait

vraiment l'air de ce qu'il était en train de faire. Heureusement, personne ne le surprit, mais il faut dire que compte tenu de la situation excentrée de sa maison il y avait peu de voisins et tous, à l'exception d'Albin Prigent, travaillaient en horaires postés, au « Service Exploitation », et donc sortaient ou rentraient beaucoup plus tôt le matin. Il ne sentit rien de particulier, mais il nota l'humidité de l'atmosphère. C'était certainement ce qui le déroutait le plus, car la campagne de son enfance était pleine d'odeurs alors qu'elles étaient peu présentes dans cette région.

Il songea, en descendant les huit marches étroites en béton brut, qu'il devrait enlever les affreux buissons verts hérissés d'épines qui rampaient sur le talus de chaque côté de l'escalier. Cette couverture végétale devenue impénétrable était très répandue dans la Cité, sans doute parce qu'elle permettait de tapisser la terre à peu de frais. Chantal, qui avait été la première à déclarer insupportable la vue de ces « horreurs » n'avait cependant pas réussi à trouver des plantes de substitution. Elle avait expliqué que le pépiniériste était borné et ne faisait aucune « proposition intelligente ». Il fallait reconnaître que les variétés robustes qu'il proposait, si Alain en jugeait au travers des photos cochées sur le catalogue que Chantal avait rapporté, étaient assez sinistres. Il s'en occuperait rapidement, peut-être ce week-end, car visiblement l'hiver arriverait vite.

Alors qu'il grattait la très fine couche de givre recouvrant une partie du pare-brise du Combi Volkswagen, Alain se félicita d'avoir renoncé, depuis quelques jours déjà, à utiliser le buggy pour aller au travail. Il faisait dorénavant vraiment trop froid pour circuler dans une voiture entièrement découverte à sept heures et quelques du matin. Et à partir de la semaine prochaine, les horaires de déplacement seraient encore plus contraignants puisqu'il commençait son stage dans une équipe d'exploitation. Il sortit du pâté de maisons après avoir patienté au panneau « Stop » donnant sur la rue de la cité Périne, car le trafic était significatif à cette heure en direction de la centrale thermique. Il eut le temps de noter pendant sa courte attente que la GS bleue de Jacques – Jacques Pollet, son collègue et ami – n'était déjà plus là. Il n'y avait guère plus de trois kilomètres pour arriver à l'entrée du site, mais une fois passé le pont par-dessus la Mantèle, sur la route « du Pain gris », le

combi fut englouti par une brume qui allait en s'accroissant au fur et à mesure qu'on approchait des installations.

Ce n'était pas Marcel qui était au poste de garde ce matin-là. Alain pensa qu'il devait s'agir de Léon Cattiaux, qui répondit mollement à la main levée en signe de salut bien qu'elle fût accompagnée d'un sourire. Le gardien l'avait en tout cas reconnu puisqu'il avait ouvert la barrière sans délai. Alain alla ranger le combi sur l'espace en face du bâtiment administratif. Habituellement, on trouvait là moins d'une dizaine de voitures, les privilégiés qui pouvaient se garer à l'intérieur du site (les seuls ingénieurs et les rares visiteurs de marque) étaient en effet peu nombreux. Il s'agissait d'un « privilège » qui tenait tout entier du symbole d'ailleurs, car il n'y avait guère plus de deux cents mètres entre l'aire de stationnement extérieure et ces quelques places réservées. Cela permettait tout du moins au chef de centrale de jeter un œil sur son véhicule depuis son bureau, au troisième étage (que les ouvriers désignaient uniquement par « l'étage de la direction »), ce qui pouvait s'avérer précieux pendant des périodes de grève difficile. La nuit, les membres des équipes de quart avaient obtenu aussi l'autorisation d'occuper le parking intérieur en raison des risques encourus, réels ou supposés, par les autos laissées sans surveillance en dehors du site. Alain nota avec satisfaction que seules trois voitures étaient déjà là (et comme prévu, celle de Jacques en était). Il se dit, probablement pour la troisième fois en trois jours, que son combi n'était guère dans le « ton » face aux automobiles plus conventionnelles. Mais ce qui sans doute choquait le plus l'œil ce n'étaient pas les formes massives et finalement sympathiques ni la roue de secours attachée sur l'avant vertical, entre les deux phares sous le pare-brise, car cela donnait un air rigolo, mais plutôt la couleur que Chantal avait choisie pour peindre la plus grande partie des flancs et le dessus du toit. Le combi orange (elle appelait ça une teinte citrouille) paraissait magnifique dans les rues de Montgiscard, garé près des murs de briques roses éclatants de soleil. Mais il frôlait sûrement la vulgarité dans cet endroit gris et triste au milieu de tous ces gens sérieux dont la plupart semblaient ne jamais avoir été jeunes. Il allait s'éloigner du parking quand il eut l'œil attiré par l'autocollant, visiblement apposé tout récemment sur la vitre arrière de la voiture jaune canari du chef de centrale adjoint, qui proclamait « SIMCA 1307 élue voiture de l'année 1976 ». Il sourit.

Il n'entra dans le bâtiment administratif que pour le quitter tout aussitôt, après avoir enfilé son bleu de travail dans les vestiaires du second étage où on lui avait affecté un caisson. Il avait pris cette habitude de se mettre en bleu dès le début de la journée afin de pouvoir aller sur l'installation autant qu'il le souhaitait. Il s'était rapidement rendu compte que le « bleu » fonctionnait aussi comme une espèce de signe de reconnaissance et facilitait les échanges avec certains ouvriers qui semblaient intimidés par les ingénieurs en costume cravate (même si Alain ne portait généralement ni l'un ni l'autre). Il emprunta le couloir métallique qui l'emmena, à partir du troisième étage, dans le bloc usine et il bifurqua bien vite sur sa droite pour accéder aux locaux connus sous le nom de « bureau des méthodes ». Ils constituaient le centre névralgique des hommes de « l'Entretien », le service entretien étant le plus gros service après celui de l'exploitation. Il s'agissait d'un emplacement rectangulaire aux dimensions impressionnantes, totalement ouvert à l'intérieur (aucun bureau individuel) et dont toute une longueur était entièrement vitrée avec un bandeau horizontal qui offrait une vue directe sur l'atelier. Cet espace était divisé en deux par un mur en son milieu, lui-même percé d'un large passage, sans porte. Une des moitiés était dédiée à la « Préparation » (c'est-à-dire aux équipes assurant la préparation des travaux visant à maintenir les matériels) structurée suivant les trois spécialités de référence : la chaudronnerie, la mécanique et l'électricité, et personnifiées par trois « préparateurs ». Chaque préparateur (qui était cadre, mais avait commencé comme simple ouvrier) était le « pape » dans sa discipline et tout ingénieur nommé à la direction du service entretien veillait à établir puis conserver de bons rapports avec lui. L'autre partie du bureau des méthodes était le domaine de « l'Exécution » qui n'avait, elle, qu'un seul « pape », Paul Vasseur, le chef Ordonnancement Exécution, un ancien chaudronnier. Il ordonnait, avec l'aide de ses contremaitres, toutes les interventions et il avait autorité sur l'ensemble du personnel d'exécution. Alain rejoignit la table de travail en bois massif qui lui avait été attribuée, à proximité immédiate des préparateurs. Lors de son arrivée comme « jeune ingénieur en formation » au début du mois d'août précédent, le chef de centrale lui avait expliqué qu'il passerait tout d'abord un temps au service Entretien, où on lui confierait une ou plusieurs missions en même temps qu'il pourrait découvrir les

organisations et les métiers ainsi que les principaux matériels, avant de rester ensuite six mois au sein d'une équipe d'exploitation afin d'approfondir le fonctionnement de l'installation. Il terminait, ce vendredi 3 décembre, sa période à « l'Entretien » où il avait travaillé pour le compte de Michel Fontaine, le préparateur chaudronnier.

« Bonjour monsieur Fabre » dit Fontaine d'une voix forte en détachant bien chaque mot, comme à son habitude, et en tendant la main avec un sourire chaleureux. Fontaine était un petit bonhomme de moins d'un mètre soixante-dix, d'une cinquantaine d'années, avec un visage ouvert, rond et sympathique et des yeux bleus rieurs que ne dissimulait pas sa fine paire de lunettes. Il se tenait toujours très droit et était de bonne humeur en toutes circonstances. Alain appréciait le fait que Fontaine partageait volontiers son savoir et son expérience.

« Bonjour monsieur Fontaine répondit Alain, en prenant la main tendue. Dites-moi, est-ce que je pourrai faire le point avec vous dans la journée sur les différents essais de filtration ? Vous vous souvenez que je passe à l'exploitation, en quart, la semaine prochaine (Alain eut un sourire complice sachant bien que Fontaine n'avait pas oublié) ce qui fait que je ne pourrai pas terminer tout ce qui est prévu, mais je voudrais vous dire ce que je pense de tout ça.

— Oui, vous avez raison, il faut qu'on fasse le point, mais il faudra quand même me faire un rapport écrit hein ? Bon, mais alors il faut qu'on case ça ce matin parce qu'aujourd'hui c'est la Saint-Éloi et à partir de midi, et sauf urgence de l'exploitation, on fait la fête. C'est votre première Saint-Éloi non ? À dix heures, ça vous va ? Il faut d'abord que j'aille jeter un œil sur les broyeurs à charbon et Vandermarlière veut me voir.

— Dix heures, c'est entendu. Mais attendez, vous voulez dire que personne ne travaille cet après-midi ? M. Vasseur m'avait promis qu'on ouvrirait aujourd'hui la trémie de stockage des suies numéro 3 pour que je puisse faire l'expertise des nouvelles manches de filtration qui sont en test lundi matin de bonne heure. Il faut que cela ait lieu lundi matin, je prends mon premier quart lundi après-midi...

— Mon ami je vous conseille d'aller voir Vasseur, car si ce n'est pas planifié pour ce matin ça m'étonnerait fort que votre trémie soit ouverte aujourd'hui. »

Alain fut contrarié par cette nouvelle, car le planning prévu pour les jours à venir ne lui laissait aucune marge de manœuvre. Il se dirigea vers

la paroi vitrée et observa l'intérieur de l'atelier, passant les lieux méthodiquement en revue en cherchant à identifier la silhouette de Vasseur. Les hommes étaient nombreux, par groupes de trois ou quatre, en train de préparer leurs interventions. Alain savait que les bleus cachaient une fausse uniformité, car chacun avait ses préférences vestimentaires et s'y tenait généralement : une pièce (combinaison) ou deux pièces (pantalon et veste), boutons ou fermetures éclair, ton clair ou très foncé. Autant de choix qui faisaient rapidement partie intégrante de la personnalité de chacun et permettaient un repérage plus aisé. Il identifia finalement celui qu'il cherchait et se précipita dans l'escalier. Vasseur était assez différent de Fontaine. Il était comme lui petit et rondouillard, mais d'un abord plus difficile, coutumier de fortes colères (redoutées par ses contremaitres) quand il jugeait l'atelier mal tenu ou les outillages « maltraités ». En matière d'entretien rien ne se faisait sans lui et même le chef du service veillait à « mettre les formes » lorsqu'il avait une demande à formuler. Alain, qui, d'instinct, observait attentivement les choses et les gens avant d'interférer avec elles ou de communiquer avec eux, avait rapidement compris comment s'adresser à Vasseur sans craindre de le fâcher et de voir la requête enfouie immédiatement « en dessous de la pile du dessous » comme disait Fontaine. Vasseur lui confirma, son éternelle « Gitane » aux lèvres, que rien ne se ferait le jour de la Saint-Éloi, car « il n'y a rien d'urgent là-dedans », mais après avoir prêté l'oreille, avec l'air ennuyé de celui-écoute-poliment-parce-qu'il-ne-peut-pas-faire-autrement-mais-n'en-pense-pas-moins, aux contraintes du calendrier de travail d'Alain, il répondit « qu'il allait voir ». Alain n'insista pas.

Après être allé vérifier que les mesures de pression qu'il avait mises en place sur les trois trémies de stockage étaient toujours en état de fonctionnement, Alain fit le tour des installations de manutention des suies qui l'avaient si bien occupé depuis son arrivée sur le site. La « mission » annoncée par le chef de centrale avait été formulée par Vandermarlière, le responsable du service entretien, d'une seule volée de mots.

« Remettez-moi tout ça en état et réglez les problèmes techniques de filtration d'air. Je ne veux plus voir de fuites et des tas de suie partout et subir les plaintes du CHSCT sans parler des fortunes à dépenser en nettoyage. Je ne veux plus voir de délégation du personnel de la

“manutention” qui vient se plaindre des conditions de travail. Je ne veux plus de coups de fil furieux de la cimenterie parce que les camions sont venus pour rien et n’ont pas eu les suies que nous leur devons contractuellement. Bref, je veux que ça marche ! Si vous avez besoin de quelque chose adressez-vous à Fontaine et écoutez-le, il connaît bien l’installation et il est de bon conseil. ».

Août fut une période terrible pour Alain. Il était encore à l’école deux mois plus tôt et ne connaissait rien, ou presque, au fonctionnement d’une centrale thermique ni au monde du travail « en usine ». Certes tous ceux à qui il avait parlé de sa mission l’avaient accueilli à bras ouverts, comme un sauveur potentiel « Enfin la Direction se décide à faire quelque chose ! » Malheureusement, tous ces espoirs l’avaient effrayé, car ses interlocuteurs lui expliquaient aussi que les problèmes dataient du démarrage et qu’on n’avait jamais su comment les régler.

Quatre mois plus tard, il vérifiait avec satisfaction, en passant sous les dépoussiéreurs, que toutes les vannes étaient étanches et que le sol était propre et il fit grosso modo le même constat sur l’ensemble des équipements qu’il examina longuement. Il décida de monter à la salle de contrôle de l’installation de manutention des suies.

« Bonjour messieurs, dit Alain en rentrant dans la pièce exigüe dans laquelle le chef d’équipe du poste de matin et l’un des membres de son équipe faisaient face au synoptique de commande. Est-ce que tout va bien ce matin ?

— Bonjour monsieur Fabre, répondirent-ils à l’unisson, en serrant la main tendue par Alain, oui, ça va. »

Maintenant qu’il connaissait bien les hommes de « La » manutention Alain savait que cette réponse positive n’engageait à rien. Ces équipes étaient parfois regardées « de haut » par le reste du personnel parce qu’elles avaient un travail assez peu qualifié et étaient isolées par rapport au cœur du site en raison de leurs lieux d’activité, à l’extérieur du bloc usine. Et « L’Entretien » leur objectait souvent « qu’on » n’avait personne à envoyer tout de suite pour dépanner. Alors elles avaient développé des espèces de mécanismes de défense. Elles dissimulaient quasi systématiquement leurs problèmes, puisqu’aussi bien elles ne pouvaient guère compter que sur elles-mêmes et devaient « se débrouiller » seules, la plupart du temps. Et même Alain, qui avait pourtant acquis chez tous ces hommes un statut privilégié en raison de

la nature de sa mission et de son implication réelle dans la résolution de leurs difficultés, n'était pas certain qu'on lui rapportait bien fidèlement tout ce qui se passait. Il entra donc avec eux dans le détail de l'avancement du « programme d'activité » prévu pour le poste de cinq heures à treize heures et ce n'est qu'après en avoir fait le tour qu'il fut convaincu qu'effectivement « ça allait ».

« Et bonne Saint-Éloi ! dit-il avant de quitter la salle de contrôle, en posant la main sur la poignée de porte. Vous fêtez bien la Saint-Éloi, vous aussi ? ajouta-t-il avec un air faussement interrogateur.

— Et pas qu'un peu ! rétorqua très sérieusement Jules. Le blanc est au frais depuis ce matin !

— C'est l'équipe d'après-midi qui va devoir travailler, expliqua le chef d'équipe en souriant, mais ils se rattraperont plus tard, en fin de poste, quand l'activité sera presque nulle.

— Si vous passez nous voir à la tour de jonction on vous offre un coup à boire ! » entendit encore Alain.

Après sa réunion avec Fontaine, qui dura près d'une heure et demie, Alain se sentit fier. Il pouvait raisonnablement considérer qu'il avait réussi cette première mission et qu'il s'était fait une place, bien modeste pour l'instant, mais réelle, dans ce monde dont il ne savait rien six mois plus tôt. Il ne perdait pas de vue que son objectif restait de partir, dès que possible, pour participer à l'aventure du programme nucléaire, mais il avait compris que la meilleure façon d'y parvenir était de donner satisfaction dans son affectation actuelle. S'il était recommandé par son chef de centrale il serait appelé à rejoindre un site en construction, Gravelines probablement.

Alors qu'il sortait du bureau des méthodes, il nota une odeur de grillade qui ajouta immédiatement la faim à sa bonne humeur et il se rendit compte que la célébration de la Saint-Éloi venait de commencer. En pénétrant dans l'atelier par la porte principale il aida un groupe d'ouvriers à attacher une longue banderole en tissu épais, autrefois blanc, sur lequel avaient été cousues, découpées dans une toile rouge, toutes les lettres nécessaires pour y inscrire « Saint-Éloi n'est pas mort ». Alain découvrit par la suite que c'était là le slogan préféré des festivités. Des barbecues de plusieurs mètres de long, fabriqués par les chaudronniers, avaient surgi d'on ne sait où pour être installés en plein air et du charbon de bois commençait à s'embraser. À l'intérieur du

bâtiment, plusieurs hommes en bleu étaient en train de mettre en place des tables de fortune.

Alain avait été invité par Fontaine à venir le rejoindre à l'atelier vers 12 h 30. Il avait du temps devant lui et il décida d'aller saluer l'équipe dont il ferait partie dès le lundi suivant. Elle travaillait, ce vendredi, en horaire « normal » (par opposition aux postes) ; en effet, un certain nombre de jours « normaux » étaient prévus dans les roulements pour permettre la réalisation de différentes activités, dont celles relatives à la formation. Il reprit donc le chemin du bâtiment administratif, car c'est là qu'il s'attendait à trouver Roger Faure, le patron de l'équipe B, une des six équipes qui se relayaient continuellement, tout au long de l'année, pour exploiter les trois installations de production d'électricité du site (appelées « tranches » dans le métier). Il tomba effectivement sur le chef de quart et le reste de l'équipe dans une des salles qui avaient été aménagées au rez-de-chaussée, mais la séance était terminée.

« Alors monsieur Fabre, dit Faure avec un petit sourire malin pendant qu'Alain serrait les mains, on profite de ses derniers jours de vacances ?

— Vous savez les endroits que me fait fréquenter monsieur Fontaine sont assez peu favorables aux vacances, c'est sale et c'est nettement moins confortable que travailler en salle de commande » rétorqua Alain en souriant à son tour et en jouant gentiment le jeu de cette petite rivalité traditionnelle entre l'Exploitation et l'Entretien.

« Je ne me suis jamais autant lavé de ma vie, poursuivit Alain, et à regarder mon bleu, lui aussi lavé et relavé, on a l'impression que je suis déjà un ancien ! La première fois que j'ai passé une après-midi sous le dépoussiéreur, quand je suis rentré chez moi, sans même avoir ôté mon bleu, ma femme, en me voyant, a ouvert des yeux effarés et m'a dit "Mon Dieu ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?" et quand je suis allé me regarder dans la glace, je ne me suis pas reconnu tellement j'étais noir de suie ! ajouta-t-il en déclenchant les rires.

— Vous vous êtes acheté un réveil j'espère ? reprit Faure. Vous savez c'est le premier outil de l'exploitant, car il ne faut pas oublier que quand on est en quart, on n'arrive pas en retard. Jamais ! »

Faure avait prononcé ces derniers mots en élevant légèrement la voix et, aux petits sourires entendus apparus sur plusieurs visages et aux regards visiblement destinés à un des jeunes ronds de l'équipe, Alain comprit que cette remarque ne s'adressait pas à lui. Les présentations

faites, il accepta l'apéritif, mais y toucha à peine, observant le comportement de Faure dans ce moment privilégié. Il releva qu'il était détendu et amical, mais sans se départir d'une certaine distance. C'était un homme de taille moyenne, bien charpenté et resté mince, brun aux cheveux courts, âgé d'un peu plus de quarante ans. Il parlait en général d'une voix égale, mais avec un accent assez prononcé du Sud-Ouest.

« C'est un de nos deux meilleurs chefs de quart, avait dit Laurent, le chef du service Exploitation. C'est un ancien de la marine, fin technicien, chef respecté, et qui a le sens de l'exploitation. Vous ne pouvez pas être en meilleure situation pour apprendre. Je saurai que vous avez acquis les compétences nécessaires pour sortir du quart quand vous serez capable de prendre la place du chef de bloc pour piloter le démarrage d'une tranche depuis l'arrêt jusqu'à son raccordement au réseau. C'est vous qui déciderez quand. Et je viendrai contrôler votre prestation, que ce soit de jour ou de nuit, alors ne me faites pas venir pour rien ! Soyez prêt ce jour-là ! »

On ne pouvait pas être plus clair.

Quand il reparut à l'atelier, on était en plein repas. Il réussit à trouver un siège branlant et à venir s'insérer, sur l'invite de Fontaine, entre le préparateur chaudronnier et son ami Parent, son alter ego électricien. Les tables improvisées débordaient de denrées : saumon, pâtés et saucissons de différentes origines, viandes grillées de toutes sortes, mais l'on préférait le pain aux légumes. Et on voyait bien, à observer les différentes boîtes, de toutes tailles et de toutes natures, qui attendaient dans un coin de l'atelier, que les réserves ne manquaient pas. Les barbecues étaient tous garnis de victuailles en train de cuire et dégageaient des fumées épaisses et chargées d'odeurs grasses que le vent qui avait tourné renvoyait maintenant pour partie à l'intérieur. Dehors le brouillard s'était levé, mais le ciel restait gris, sans soleil, et le froid humide demeurait pénétrant. Bien que ne connaissant pas tout le monde, il s'en fallait de beaucoup, Alain put se rendre compte que les participants étaient, grosso modo, rassemblés par métier. Une réelle familiarité de groupe constituée apparaissait à la faveur des échanges. Régulièrement, de grands éclats de rire attiraient l'attention, et ils se diffusaient souvent chez les convives, à partir de l'endroit de leur naissance, comme une vague recouvre la plage pour y mourir, au fur et

à mesure que la plaisanterie initiale se colportait. Il avait du mal à se persuader qu'il s'agissait là des mêmes hommes que ceux qu'il fréquentait chaque jour et qu'il n'avait observés jusqu'à aujourd'hui que dans des contextes bien différents. C'était la première fois qu'il les voyait s'esclaffer (singulièrement les ouvriers) et s'exprimer sans se préoccuper de la hiérarchie. Ils parlaient aussi de choses personnelles (de celles qu'on évoque dans un repas de famille) et, plus surprenant peut-être encore à ses yeux, ils étaient sur leur lieu de travail à ne rien faire d'autre que d'être ensemble. Ceci se passait au milieu de l'usine et ajoutait à l'étrangeté de la scène.

« Je suis allé voir ma future équipe, celle de M. Faure, dit finalement Alain pour expliquer son retard.

— Et comment va Faure ? demanda Parent. Cela fait des lustres que je ne l'ai pas vu.

— Il va bien, me semble-t-il. Et je dois dire qu'il est assez impressionnant, confia Alain. Il dégage une grande autorité naturelle, mais il n'a pas l'air commode.

— Effectivement c'est un vrai chef, reprit Parent, comme on les forme dans la marine ! Mais il est aussi du Midi vous savez, comme vous, mais originaire de la région de Bordeaux je crois. Vous savez pourquoi on l'appelle "le baron" ? »

Il fut interrompu par Vasseur, qui avait posé sa main sur son épaule pour signaler sa présence et s'adressait à Alain en se penchant vers lui :

« Votre trémie sera ouverte demain. Une équipe de trois personnes viendra demain matin à huit heures. Il faut que vous passiez dans la matinée pour le transfert de responsabilité entre mon chef de travaux, qui va ouvrir le trou d'homme avec son équipe, et vous. Alors soyez là à neuf heures hein ? Je ne veux pas engager beaucoup d'heures supplémentaires et si vous n'êtes pas là ils ne termineront pas l'ouverture et ils partiront, ils n'attendront pas. Ce sont les consignes que j'ai données. »

Il saisit avec difficultés, entre son pouce et son index, jaune (de nicotine) et noir (de couches de graisse renouvelées), son mégot devenu millimétrique, et qui était sur le point de lui brûler les lèvres. Il le jeta dans le gigantesque couvercle métallique qui faisait office de cendrier.

« Bref reprit Parent, on appelle Faure "le baron" parce que lorsqu'il est arrivé, il y bien cinq ans maintenant, il a expliqué à son équipe qu'il avait

fait son arbre généalogique et qu'il descendait de Louis-Joseph Faure, baron d'Empire s'il vous plaît ! Cette histoire a fait le tour de la centrale en moins de temps qu'il ne faut pour le dire parce que, venant d'un gars du Midi, ça ressemblait bougrement à une histoire marseillaise. Mais bon, quand on a mieux connu le bonhomme on s'est rendu compte que ce n'était pas le genre, mais le surnom lui est resté ».

À cet instant, Vandermarlière entra dans l'atelier et commença méthodiquement à serrer des mains, celles de tous ceux qu'il n'avait pas déjà rencontrés dans la matinée en faisant son tour des chantiers en cours sur l'installation.

« Ne vous y fiez pas dit Fontaine, il a l'air bonhomme comme ça, mais il a l'œil sur tout. Il ne vient pas que pour dire bonjour et honorer Saint-Éloi avec "son" service avant de rejoindre l'équipe direction, mais il est là aussi pour vérifier que tout se passe bien. Et si quelque chose ne lui va pas, il ne va pas hésiter à mettre les pieds dans le plat. Et demain à assaisonner les organisateurs. »

De fait, Vandermarlière, ingénieur très expérimenté et qui en avait déjà « beaucoup vu », n'avait pas l'air bien méchant au milieu de tous ces rudes gaillards ; il était en pantalon et chaussures de ville, mais il avait une veste de bleu boutonnée impeccablement et immaculée. Il souriait benoîtement, la bouche largement fendue sous sa fine moustache, le dos un peu cambré pour contrecarrer son embonpoint limité, mais réel. Il se déplaçait lentement d'une table à l'autre, déclinant les verres qu'on lui offrait, en accompagnant les refus d'une plaisanterie et parfois d'un mot patois, car il était lui-même originaire de la région. Il s'arrêta auprès des préparateurs et s'étonna de voir tous les corps de métier ensemble.

« On ne voit pas toujours une telle unanimité. Mais je préfère comme ça ! Vous savez, les rivalités entre spécialités sont malheureusement aussi vieilles que les centrales thermiques, poursuivit-il en regardant Alain. Savez-vous ce que les mécaniciens disaient des chaudronniers quand j'étais jeune ? lui demanda-t-il, l'œil malicieux. Eh bien ! que les mécaniciens étaient des chaudronniers qui étaient allés à l'école ! enchaina-t-il, sans attendre la réponse, d'une voix forte.

— Et les électriciens disaient qu'ils n'étaient choisis que parmi des mécaniciens qui avaient réussi leurs examens ! poursuivit Parent, entraînant un éclat de rire général.

— Ces plaisanteries sont du temps passé, mais les plus anciens continuent néanmoins de les transmettre confirma Descamps, le préparateur mécanicien.

— Je fais donc partie des plus anciens, hélas... » dit Vandermarlière d'un air faussement triste avant de s'éclipser en lançant un dernier sourire complice.

Alain profita de cette interruption pour s'intéresser aux conversations. Maintenant que le plus gros de la faim était apaisé, les langues se déliaient, les discussions allaient bon train et certains, notamment des contremaitres, se déplaçaient pour plaisanter de table en table. Alain était curieux de tout, mais comme à son habitude il était soucieux de passer aussi inaperçu que possible.

« Profite de ta situation, lui avait conseillé Marcel. Quand on est jeune ingénieur, on n'a pas de pouvoir hiérarchique et l'on a l'esprit libre. Les ouvriers en sont conscients et ils s'exprimeront plus facilement en ta présence, car tu ne seras pas encore vu comme faisant partie de « La Direction ». Ils te diront peut-être même des choses qu'ils ne racontent pas à leur contremaitre et tu en apprendras beaucoup sur leurs façons de penser si tu vas à leur contact. Mais contente-toi d'écouter et de questionner. Ils adorent ça, les questions ! Sans parler du fait que ce sont eux, les gens du terrain, qui t'indiqueront ce qu'il faut savoir sur l'installation et qu'on ne trouve pas dans les notices. Et crois-moi, ça fait un paquet d'informations ! Suis-les dans leurs activités, interroge-les sur leur métier, tu t'en feras souvent des alliés. »

« Vous êtes originaire d'où monsieur Fabre ? lui demanda un contremaitre.

— De Montgiscard, un petit village à côté de Toulouse.

— Ah, un village ! Comme Pré-la-Mantèle alors ! Ça vous dépayse moins que si vous veniez de Toulouse non ?

— Eh bien, oui et non. Montgiscard ce n'est même pas la moitié de Pré-la-Mantèle en termes de population et ça fait une différence mille habitants ou plus de deux milles, vous savez !

— Et votre dame, elle est aussi du Midi ?

— Elle est de Montgiscard, comme moi. On s'est connus tout petits, mais c'est au Lycée à Toulouse que nous avons commencé à nous fréquenter.

— Et qu'est-ce que vous pensez de la région ?

— Oh ! ce qui fait surtout la différence c'est le temps, vous savez. Parce que les gens du Nord sont très gentils. Mais c'est difficile de ne plus avoir le beau temps toute l'année, ou presque toute l'année, et de devoir vivre à l'intérieur en permanence dès que le mois d'août est terminé. »

Alain s'était brusquement assombri. Il n'en dit pas plus et fut content que le contremaitre en reste là. Il pensa à Chantal qui était partie la veille pour Montgiscard. Il lui avait demandé avec insistance de ne pas le laisser seul pour ce dernier week-end avant qu'il n'entame sa période en horaires postés, mais elle avait maintenu son voyage (« ce coin me sort par les yeux »). Il voyait bien qu'elle avait du mal à trouver son équilibre dans cette nouvelle vie, mais il se sentait de plus en plus désarmé pour l'aider à faire face à la situation. Elle ne rentrerait pas avant une semaine et il avait donc devant lui la perspective d'une fin de semaine sans elle. Sans ses éclats de rire dans la maison et sans ses courses d'enfant, quatre à quatre dans l'escalier. Elle ne le bousculerait pas, par jeu et par surprise, dans un grand cri mêlé de rigolade, de tout son corps musclé pour le faire tomber sur leur lit au sommier posé à même le sol. Et il ne l'entendrait pas pester contre le fait qu'il fallait préparer le repas puis annoncer hilare qu'ils avaient oublié d'acheter pain et viande et que les pâtes étaient donc au menu comme aux temps si proches des ballades en montagne.

« Un éclair au chocolat monsieur Fabre ? »

L'homme qui se tenait devant lui tendait gentiment un plateau recouvert de pâtisseries de toutes sortes et, peut-être parce que sa rêvasserie trainait encore du côté de Montgiscard, Alain ne put s'empêcher de penser que cet ouvrier devait être plus âgé que son père. « Oui, merci » répondit-il en prenant le gâteau avec précaution. Il avait été difficile pour lui de s'habituer à ces étranges « monsieur Fabre » entendus dès son arrivée à la centrale. Il fit tout d'abord connaissance avec les « monsieur Fabre » de ses supérieurs hiérarchiques et ceux-là ne l'étonnèrent pas, car il les reçut — sans réfléchir — comme la transposition des « monsieur Fabre » de ses professeurs, dans son existence précédente. Puis il découvrit tous les autres « monsieur Fabre », auxquels il ne s'attendait pas. Il sentit d'instinct toute la différence entre le « monsieur » fréquent, commun, poli, mais impersonnel, de la vie courante et ce « monsieur Fabre » avec lequel on

s'adressait à lui de façon systématique. Comme le « Fabre » après le « monsieur » changeait les choses ! Il comprit bien vite qu'il s'agissait tout simplement de se reconnaître (« je te connais, nous ne sommes pas intimes et je ne t'appelle pas par ton prénom, mais je te connais, tu n'es pas anonyme »). Il ne pouvait rester indifférent au fait que chacun faisait l'effort de connaître son nom et il s'attacha à faire de même avec tous ceux qu'il fréquentait quotidiennement.

Vers les dix-huit heures, après être passé saluer Jacques qui festoyait avec « son » équipe (à la différence d'Alain, Jacques avait été envoyé au service Exploitation dès son arrivée à Pré-la-Mantèle), Alain décida de quitter la centrale. L'obscurité s'emparait déjà progressivement de tout, et un crachin fin, fin, fin, comme on n'en voyait qu'ici, pensa-t-il, s'était rendu maître du ciel et de la terre. Il reprit la route qui l'avait amené le matin, mais il bifurqua, avant d'atteindre la cité, vers la rue Saint-Martin puis continua par la rue de la Tour qui finissait perpendiculairement à la Grand rue. Il tourna à droite et se gara près de la Tour de guet à quelques mètres seulement de la cabine téléphonique. De l'intérieur, il avait une vue directe sur les deux cafés, « Le café de la Tour » et « La chope d'or », qui occupent chacun un des deux coins que fait la rue de la Tour avec la Grand rue.

On décrocha à la première sonnerie ; il était relativement tôt et la boutique des parents de Chantal était sans doute encore ouverte.

« Bonjour, Françoise, c'est Alain. Vous allez bien ?

— Alain ! Quelle bonne surprise ! Je vais bien, merci. Mais le temps lui ne va pas bien, tu sais. Hier on a eu une tempête comme je n'en avais jamais vue. Le vent a été mesuré à cent trente kilomètres à l'heure à Toulouse, figure-toi. Et ici il y a des dégâts. Les serres du pépiniériste ont été emportées et toutes les fleurs qui étaient dessous aussi. Et le toit de la ferme des Plancade s'est envolé, les pauvres ont dû aller chez leur fille, à Muret. On ne sait même pas où sont passés les morceaux de bois et les tuiles, on n'a encore rien retrouvé, c'est te dire ! Et toi, comment vas-tu, mon pauvre ? Tu ne manques pas trop de soleil ? D'après ce que me dit Chantal, vous ne le voyez jamais, le soleil, là-haut !

— Tout va bien, ne vous inquiétez pas. Est-ce que Chantal est là s'il vous plaît ?

— Je te la passe. Je t'embrasse.

— Allo, Alain ? J’espérais bien que tu allais appeler et j’attendais ton coup de téléphone avant de partir. Robert, Monique, Éric et ta sœur m’attendent. On va passer le week-end dans le chalet des parents de Robert. Mais tu as tardé, comme d’habitude quand tu es au travail. J’ai failli partir. Ils vont me passer un de ces savons ! ça va mon gat ? Ta fête de saint “je ne sais plus quoi” s’est bien passée ? Vous avez bien mangé ? Je te manque ?

— Oui, oui, ça va. Tu sais, ici, la Saint-Éloi, c’est comme la fête des vendanges dans les Corbières, mais ça dure moins longtemps. Bien sûr, tu me manques. Si je ne voulais pas que tu partes, c’est bien parce que tu me manques quand tu n’es pas là...

— Ah ! ne recommence pas, hein ! Je n’en pouvais plus ! Encore une semaine et je serais devenue folle, seule dans cette maison triste, sous un ciel gris, au milieu de gens qui s’enferment chez eux à partir de six heures le soir !

— Mais est-ce que c’est bien prudent de partir ce week-end ? Et puis d’abord est-ce que le chalet est encore debout ? Ta mère me décrit la région comme un champ de ruine. En plus, dis, je ne vais pas pouvoir t’appeler, ils n’ont pas le téléphone au chalet !

— Ah ! ça, c’est certain. Mais deux jours, c’est vite passé et j’en ai tellement besoin, ça va me faire tellement de bien ! De toute façon, la météo n’annonce plus du tout de vents forts. Quand c’est passé, c’est passé. Et si le chalet a eu des dégâts, on en sera quitte pour revenir. Et puis tu sais bien que je t’aime, hein, mon gat ? Je penserai à toi, va.

— Je pourrais t’appeler dimanche soir, non ? Tu penses rentrer à quelle heure ?

— Tu sais bien que ce n’est pas possible de prévoir. Il vaut mieux que tu m’appelles lundi. Et comme ça tu ne te feras pas de mauvais sang inutilement dimanche si je ne suis pas encore rentrée quand tu appelles. Bon, il faut que j’y aille. Je t’aime mon pichon gat. Et bisous, bisous ! (et après une seconde) pense à ta chaudière hein !

— Bisous »

C’est Chantal qui raccrocha la première et Alain n’eût que le temps de prononcer le « bisous » final. Il était content de constater que la fâcherie de la veille n’était qu’un souvenir et que Chantal était toute entière tournée vers les loisirs qu’elle partageait avec leurs copains de toujours. Il se disait que s’il devait se passer d’elle il fallait qu’au moins ce soit

pour qu'elle puisse recharger les batteries. Mais il restait préoccupé car elle continuait à se sentir davantage attirée par la vie de là-bas que par celle d'ici, auprès de lui. Il raccrocha pensivement, sortit lentement de la cabine et regagna sa maison, en oubliant d'appeler ses parents.

Alain avait laissé l'alarme de son réveil à la même heure que d'habitude, six heures trente, pour ce samedi où il devait se rendre à la centrale. Il savait que cela lui donnerait de la marge et, tout en restant un quart d'heure à flemmarder après avoir coupé la sonnerie comme il avait coutume de le faire, il était certain qu'il serait prêt avant sept heures trente ; il avait toujours été très rapide le matin. Après une douche qu'il passait progressivement du brûlant au froid, il buvait, debout devant la table de la cuisine (une pratique ancienne que son père ne supportait pas quand il vivait chez ses parents), une grande tasse de café noir bien chaud. Il posait la cafetière italienne en inox (cadeau de mariage d'une cousine lointaine) sur la plaque électrique juste avant d'aller se glisser sous l'eau et elle se mettait normalement à glouglouter au moment où il sortait de la salle de bain. Il avalait en même temps que son café un ou deux petits gâteaux s'il en avait, mais n'importe quoi d'autre faisait aussi bien l'affaire, un bout de pain dur, une pomme oubliée, des biscottes (éventuellement achetées sans sel par erreur). Ou encore un reste de riz au lait à la cannelle, le seul dessert que Chantal savait, et acceptait, parfois, de faire.

Le ciel semblait exactement le même que la veille. Il alluma la radio, ce qu'il ne faisait jamais habituellement, et constata que Chantal l'avait réglée sur RMC (la station la plus écoutée à Montgiscard, avec Sud Radio, mais pas facile à capter à Pré-la-Mantèle). Il prêta attention à quelques commentaires sur l'actualité politique avant de se désintéresser de l'émission qui suivit. Ce n'est que lorsqu'un frisson le parcourut (il était en tee-shirt, comme à son habitude à la maison) qu'il prit conscience qu'il faisait frisquet. Il se souvint qu'il n'avait pas rechargé la chaudière à charbon la veille au soir et elle avait donc dû s'éteindre pendant la nuit. L'avertissement goguenard de Chantal se signala à lui. Il reporta à son retour le nettoyage et le rallumage inévitables du poêle du chauffage central.

Il se présenta bien avant neuf heures sur le site de production et après avoir garé le combi il revint sur ses pas, vers le poste de garde, pour saluer Marcel, qui était de matin, avant de partir vers les salles de commande des tranches (« la salle de commande d'une tranche est l'équivalent du poste de pilotage d'un avion », lui avait dit le premier chef de bloc qu'il avait rencontré, le jour de son arrivée).

« Je te rappelle que tu es invité à manger à la maison ce soir, dit aussitôt Marcel. Mais ne viens pas trop tard, car je suis de matin et je ne veux pas me coucher après dix heures. Sept heures, ça te va ?

— Bien sûr, je peux venir à sept heures. Mais à mon tour de te rappeler que nous avons convenu que je pourrais découvrir ta fameuse collection de timbres »

Alain avait élevé la voix au mot « fameuse » voulant signifier qu'il pourrait bien s'agir de vantardises.

« Et on s'était promis déjà plusieurs fois de discuter musique aussi. Alors je comptais passer dans l'après-midi. Si la proposition est encore valable bien sûr et si ça te convient ! ajouta-t-il d'un ton taquin.

— Tu sais bien que ça tient toujours et que ce sera avec plaisir. Mais pas avant quatre heures quand même, que j'aie le temps de faire une petite sieste après déjeuner.

Alain passa par les salles de commande (celle commune aux tranches 1 et 2, puis celle de la troisième tranche). Il était habituel de saluer les chefs de blocs avant de se rendre sur « le terrain » lorsque l'on venait en dehors des heures ouvrables. D'abord, par prudence, il était souhaitable que les exploitants en quart sachent qui, pour quoi faire, et à quel endroit, était sur le site et par ailleurs ces moments étaient en général privilégiés pour échanger quelques mots avec les membres des équipes présents. On avait vite fait de saisir l'ambiance comme avait pu le constater Alain à plusieurs reprises.

Mais ce matin-là il ne s'attarda pas et retrouva rapidement les chaudronniers dans la tour de stockage des suies, à + 8,25 m. À l'intérieur du bloc usine, et compte tenu de la multiplicité des niveaux dans les installations, on ne se repérait pas en annonçant le numéro d'un étage, mais en se référant à la « côte altimétrique » du lieu (le rez-de-chaussée était logiquement à « zéro mètre »). Les ascenseurs indiquaient donc aussi des cotes altimétriques et seuls le bâtiment

administratif et son ascenseur pouvaient se prévaloir d'un premier, un second et un troisième étage.

Les trois ouvriers avaient déjà amené tout le matériel nécessaire à l'ouverture du trou d'homme, un lourd tampon circulaire, légèrement bombé, d'environ trente centimètres de rayon, qui était solidement boulonné sur une portée munie d'un joint étanche et qui permettait, une fois déposé, de pénétrer à l'intérieur de la trémie. Celle-ci était une forme cylindrique (se terminant par un tronc de cône vers le bas) d'une dizaine de mètres de haut et de cinq mètres de diamètre et c'est à la cote 8,25 m. que l'on trouvait le caillebotis (treillis métallique formant plateforme) qui donnait accès au trou d'homme situé dans la partie haute. Au moment où ils commençaient à desserrer les écrous, Fontaine arriva sur les lieux et expliqua à Alain qu'il venait juste « faire un tour » étant donné qu'il devait être disponible (en astreinte à domicile) pendant tout le week-end qui s'annonçait calme (cela le mettait visiblement de bonne humeur). Les choses allèrent vite et Fontaine fut le premier, en s'appuyant sur la rambarde, à passer la tête à l'intérieur de la trémie avec son bras droit au bout duquel sa main tenait une lampe. L'objectif serait lundi de vérifier l'état des « manches filtrantes », près de cent cylindres en tissu d'une petite dizaine de centimètres de diamètre et de trois mètres de hauteur environ, pendus dans un gigantesque caisson situé dans le haut du réservoir. Ils étaient destinés à filtrer l'air chargé de poussières qu'il fallait évacuer du récipient au fur et à mesure que les suies y arrivaient quand l'installation était en fonctionnement. Pendant que ses compagnons rangeaient les outillages et stockaient proprement les écrous en les protégeant, le chef d'équipe colla en croix deux larges bandes de ruban adhésif en travers du trou d'homme (« provisoirement » dit-il) puis il transmit à Alain les documents signés attestant qu'il avait terminé sa part de travail et que c'était dorénavant Alain qui avait la responsabilité du chantier. Celui-ci les visa à son tour et, conformément aux règles, chacun en conserva un exemplaire.

« Bon, je viens de vérifier, monsieur Fabre, vous avez tout ce qu'il vous faut pour assurer la sécurité des lieux. Surtout, n'oubliez pas de tout mettre en place dès que vous aurez retiré le matériel d'essai. Je comptais vous aider, mais j'entends qu'on me demande de rappeler le

chef de quart ». De fait, le chef de bloc de la tranche trois était en train de renouveler sa demande via la sonorisation qui couvrait le site.

Les tâches à accomplir ne prirent pas plus d'une heure à Alain. Après avoir enlevé le ruban adhésif fixé provisoirement par le chef de travaux il positionna un ensemble de deux solides croix en tôle (articulées pour permettre d'en rentrer une dans la bêche, avant de la déplier), qui venaient se serrer sur l'épaisseur de la paroi de la trémie grâce à une vis centrale rapprochant les deux croix qui se comportaient alors comme deux mâchoires. Une fois cet accessoire mis en place, ce qui se faisait à la main sans difficulté, il était impossible de tomber par le trou d'homme à l'intérieur du réservoir. Alain ajouta ensuite un balisage complet que l'on ne pouvait éviter de rencontrer, quel que soit le chemin par lequel on arrivait ; il indiquait la nature du risque et spécifiait l'interdiction d'accès sauf à disposer d'une autorisation. Il fixa enfin une lampe clignotante en travers de l'entrée normale.

Il jeta un dernier coup d'œil pour contrôler le tout, puis signala en salle de commande qu'il quittait le site. Il fut satisfait de constater en montant dans le combi qu'il n'était guère plus de onze heures. Il lui fallait penser aux courses pour la semaine à venir et, si possible, faire un saut chez le pépiniériste.

La fin de la matinée approchait et Marcel entreprit de ranger tout ce qui traînait. Ce n'était pas qu'il y eût un grand désordre dans ce minuscule poste de garde, un cube en briques qui ne comprenait que deux pièces et des toilettes, mais cela ferait passer le temps et lui permettrait d'être complètement disponible — au cas où — quand le personnel de l'équipe d'exploitation commencerait à arriver pour prendre le quart d'après-midi. Sa relève à lui ne se ferait pas avant treize heures quinze, il le savait. C'était Louis Pottier qui lui succédait et Louis était incapable d'être à l'heure. Il se leva sans difficulté particulière en s'aidant d'un appui sur les deux bras du solide siège rembourré et recouvert de cuir noir, comme il en avait l'habitude. Il vieillit bien ce fauteuil, pensa-t-il, et il se souvint qu'il avait dû attendre six mois pour l'obtenir (« avec des appuie-bras solides sur les côtés »), cinq ans plus tôt, en acceptant cet emploi. Il laissa néanmoins échapper, en se redressant, un « ompf » étouffé, de ceux qui accompagnent normalement un effort un peu

douloureux. Son corps lui signifiait que les années s'accumulaient et qu'il méritait sûrement la retraite qui approchait. Et pourtant il ne se sentait pas âgé, sauf sa jambe qui lui faisait mal, mais il s'en souciait à peine.

Il entra dans la pièce qui se trouvait derrière lui. Cinq mètres carrés pompeusement baptisés « cuisine » : une table, deux chaises, un petit évier, un réchaud électrique, un placard à la taille d'une assiette mise à plat et un portemanteau dans le fond entre les deux parois vitrées qui faisaient face à la porte. Il avait posé son sac puis en avait sorti la bouteille Thermos, maintenant vide. Celui-ci était on ne peut plus rudimentaire, du genre « fourre-tout », en toile bleue. Avec une double ficelle qui reliait le bas avec le haut et faisait au passage le tour de l'ouverture en traversant six œillets (dont deux avaient perdu leur cercle métallique), le tout de façon telle que lorsque l'on accrochait cette sacoche à l'épaule à l'aide de son cordon, on contribuait du coup à serrer le haut et donc à la maintenir fermée. Il reboucha soigneusement le Thermos et le remis dans le sac en poussant de côté l'Opinel (un cadeau de Gilbert qu'il emportait partout, mais n'utilisait nulle part) et la pomme, rouge et juteuse, que Marthe ne manquait jamais de lui ajouter, sans qu'il la mange jamais. Il jeta à la poubelle les journaux, qu'il avait longuement analysés, et il rangea son livre (il en avait toujours un qui ne quittait pas la centrale tant qu'il n'avait pas fini de le lire) avec la radio, sous la tablette de l'espèce de comptoir qui accueillait les visiteurs. Lorsqu'il prenait son poste, il sortait « le transistor » du recoin discret, mais il s'en servait uniquement pour capter les flashes d'information. Après avoir ôté ses épaisses lunettes d'écaille qu'il conserva dans la main gauche, branches dépliées, il relut attentivement toutes les observations qu'il avait portées au long de la matinée sur le « cahier de quart », et qui tenaient en moins d'une demi-page. Il mettait un point d'honneur à faire un compte-rendu clair et sans fautes d'orthographe (ce dont il n'était jamais tout à fait certain). Il ne fit pas de correction au texte écrit et il reposa soigneusement le cahier sur la table basse, près du comptoir, ouvert à la date du jour, le stylo attendant le long du pli. Il ne signait qu'à l'instant où il quittait son poste.

Il ne fallut pas longtemps avant que les exploitants arrivent, presque tous ensemble. Juste à l'heure, comme à l'habitude (ils ont un réveil

dans le ventre, disait Marcel). Les équipes du quart descendant, une fois la passation des consignes faite, sortirent rapidement du site après leur halte au bâtiment administratif pour ôter leurs bleus et reprendre leurs « vêtements civils ». Les chefs de bloc portaient des blouses, grises ou blanches, « comme les instituteurs », avait remarqué J. Charles quand Marcel lui avait montré la centrale, dans sa dixième année, en espérant lui donner le goût du métier.

« Salut “la manut »” ! dit un barbu gras et costaud d’une bonne trentaine d’années en rentrant dans le poste et en tendant une main que saisit Marcel. Est-ce que tu sais si les roulements pour la période des fêtes sont définitifs ? Parce que pour moi ça n’va pas, c’est la troisième année que je bosse à Noël !

— Bonjour, Louis, répondit calmement Marcel en signant le cahier de quart. Je n’en sais rien et je n’ai pas vu le contremaitre, il n’est pas passé ce matin. Tu en es quitte pour attendre lundi et t’expliquer avec lui. Rien de spécial, poursuivit Marcel, il ne reste plus que Fontaine sur le site, tous les gars de l’Entretien qui travaillaient ce matin sont sortis »

Il enfila sa veste de velours épais.

« Bon, alors bon après-midi, dit Louis. Tu vas aller au jardin ? Tu as encore des choses à y faire avant l’hiver ? Figure-toi que moi, je viens à peine de finir de le retourner !

— Jean-Charles a terminé depuis longtemps. Heureusement qu’il m’aide parce qu’avec ma jambe je ne m’en sortirais pas. Allez, bon courage Louis ! »

Louis observa Marcel qui partait de son pas trainant. Il se dit qu’il avait encore une haute stature malgré son dos un peu vouté et qu’il n’avait probablement pas pris de poids en vieillissant si on se rappelait qu’il avait toujours été un peu enveloppé. Il avait les épaules larges et sa veste de velours marron, tant de fois lavée qu’elle en était décolorée, effilochée aux coudes (où Marthe avait cousu des pièces d’usure), mais aussi rétrécie, en paraissait d’autant plus étriquée sur lui. Un cache-nez, à grands carreaux et qui ne tenait guère chaud, était attaché sur le devant, comme celui des enfants quand ils allaient à l’école, le nœud soigneusement fait, en s’efforçant d’utiliser les deux longs pans qui pendaient pour combler le vide que la veste boutonnée laissait sur la poitrine. Marcel portait ses grosses chaussures de travail, le même modèle depuis toujours, bien que cela ne fût pas nécessaire dans son

emploi actuel de gardien et Louis pensa que cela ne devait pas être simple d'enfiler et de lacer la gauche, sur le pied en bois qui terminait la prothèse fixée juste au-dessous du genou. Marcel posa son petit sac sur l'arrière de la Mobylette « Motobécane » bleu pâle et il l'attacha à l'aide du tendeur qui restait à demeure sur le porte-bagage. Il réussit à démarrer le moteur du premier coup et il partit en veillant à éviter les nids-de-poule et en prenant bruyamment de la vitesse en raison du son strident produit par l'embrayage fatigué.

Marcel habitait une vieille maison. Elle était bâtie à sept ou huit mètres en retrait de la route comme toutes celles de la Grand Rue et c'était une particularité surprenante de Pré-la-Mantèle que l'on ne retrouvait pas dans les autres villages des environs. Elle conférait un caractère contemporain à cette artère, longue et bien droite, en donnant une impression d'espace et en ajoutant un petit air aristocratique. La zone dégagée entre les habitations et la rue était recouverte de galets inégaux devenus glissants avec le temps et des herbes, dont certaines étaient hautes, poussaient entre les pavés.

La façade était faite de briques d'un rouge orangé, mais des pierres massives bleutées avaient été assemblées sans recherche pour constituer le soubassement jusqu'au bas des trois grandes fenêtres du rez-de-chaussée. D'autres, du même matériau, mais celles-là taillées de façon régulière, étaient élégamment enchâssées sur les côtés et dans les linteaux légèrement arrondis ainsi que sur la hauteur de l'étroite porte, située tout à fait sur la droite. C'était une ancienne ferme héritée des parents de Marthe qui avaient « du bien » et qui l'avaient partagé entre leurs deux enfants, deux filles, dont aucune n'avait voulu épouser un agriculteur qui aurait pu assurer la succession. Marcel entra par le portail encastré à côté de la façade et qui donnait accès aux bâtiments d'origine répartis dans la cour.

Quand il rentra dans la maison par l'arrière, et alors que la demie de treize heures sonnait d'un coup à la cloche de la Tour qui n'était guère à plus de deux cents mètres de là, il fut accueilli par Marthe qui, comme à son habitude depuis plus de trente ans, lui déposa un baiser furtif sur les lèvres tout en lui prenant les deux mains, qu'elle trouva bien froides. Elle l'aida à se débarrasser de ses vêtements et, au passage, lui lissa doucement les cheveux, devenus rares, après avoir enlevé la casquette. Comme à l'habitude il lui répondit d'un sourire et d'une pression sur les

doigts. Dès qu'il eut quitté veste et écharpe, il s'essuya les lunettes qui s'étaient remplies de buée et c'est alors seulement qu'il découvrit que sa femme le regardait toujours. Le poêle à charbon diffusait une chaleur douce et, malgré la grande fenêtre qui donnait sur la vaste cour et ouvrait sur le ciel, la lumière était allumée dans la pièce tant le temps était gris.

« Tout va bien ? dit Marthe, il ne fait pas trop froid ?

— La routine répondit Marcel. Des travaux ce matin, mais le lendemain de la Saint-Éloi c'est la routine. Non, il ne fait pas très froid, mais l'humidité traverse tout. À quelle heure rentre Lucille aujourd'hui ? poursuivit Marcel en se mettant à table.

— Tu me poses la même question toutes les semaines Marcel, dit Marthe en souriant avec patience. Samedi est le jour le plus chargé pour les coiffeurs, tu le sais bien, alors elle ne sera pas là avant dix-neuf heures trente. Qu'est-ce que tu comptes faire cet après-midi ? »

Marcel avala rapidement la soupe de légumes, en buvant à grandes gorgées et en tenant le bol des deux mains, comme s'il s'agissait du café du matin.

« Alain, tu sais, le jeune Fabre, m'a dit qu'il comptait passer. Au fait tu n'as pas oublié que je l'ai invité à manger ce soir ? Mais on mange comme à l'habitude, bien sûr, tu sais qu'il n'y a pas à faire de chichi avec lui. C'est un brave gamin et sa femme n'est pas là. Elle n'est pas souvent là, je trouve. Il veut voir mes timbres et il veut absolument que je lui fasse écouter mes morceaux de saxo préférés.

— Ce n'est plus un gamin Marcel, répondit Marthe posément comme si elle parlait à un enfant. Il a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, c'est un ingénieur et il pourrait être ton chef. Et puis c'est toi qui as vanté ta collection de timbres... » dit-elle du ton qui signifiait « on ne me la fait pas ».

« Mais je suis bien contente qu'il te sorte un peu de ta solitude. Grâce à lui, tu ne te contentes plus de vouloir rester seul.

— Je ne reste pas tout seul, l'interrompit Marcel qui savait bien qu'elle avait raison. Je suis presque tout le temps avec toi quand je ne travaille pas.

— Il ne manquerait plus que tu ne sois même pas avec moi ! Allez, tu sais bien ce que je veux dire Marcel, ne cherche pas à nier l'évidence. Cela fait quinze ans que nous ne fréquentons plus que quelques

personnes, à part les enfants et mes parents. Tu as recommencé à jouer du saxo au sein de l'harmonie il y a à peine deux ans. On ne sort jamais et tu te débrouilles même pour ne pas fêter la Saint-Éloi ! Alors je suis contente de le voir à la maison, ce jeune. Et il me semble que J. Charles aussi s'entend bien avec lui.

— Eh bien ! justement, tu sais bien que c'est Jean-Charles qui a fait sa connaissance au club de judo et que c'est lui qui nous l'a ramené à la maison. Jean-Charles doit l'apprécier beaucoup puisqu'il a passé deux ou trois week-ends à travailler avec lui sur son buggy. Alors pourquoi je ne l'apprécierais pas, moi aussi ? »

Il se remit à manger, concentré sur son assiette, et on aurait dit que son repas nécessitait toute sa réflexion. Il se restaura pourtant assez légèrement, il savait que le diner viendrait tôt puisqu'il devait aller au lit de bonne heure, et cette hygiène de vie était devenue une seconde nature chez lui après tant d'années à travailler en poste. Il continua cependant à observer sa femme, l'air de rien, en se demandant si elle avait conscience qu'il la regardait attentivement. Elle mangeait en face de lui lorsqu'ils n'étaient que tous les deux à table et il se rappela qu'il la voulait à côté de lui au début de leur mariage pour pouvoir la bécoter aussi pendant les repas.

Alors qu'il était à quelques mois de prendre sa retraite Marcel avait ses pensées qui se tournaient de plus en plus souvent vers sa jeunesse depuis quelque temps. Il ne s'en défendait pas. Il imaginait qu'il fallait sûrement en passer par là lorsqu'on s'acheminait vers la vieillesse. Il espérait que cela l'aiderait à accepter les années à venir, qui allaient être si différentes des années d'activité professionnelle. Son père, Charles Fournier, dur au travail, grande gueule et buveur invétéré était un héritier de la partie industrielle de la région ; il n'avait que peu d'estime pour les fermiers et à peine plus de respect pour leur argent quand ils en avaient. Il avait laissé sa santé dans les chaufferies de la centrale électrique de Maubeuge-sous-le-bois, endroit où il avait vécu, à compter de la mise en service de l'installation, en mille neuf cent treize, au jour le jour, et sans guère prendre soin de sa femme Angèle. Celle-ci n'avait pu lui faire qu'un seul enfant, ce qui était exceptionnel en ce temps-là. Charles, qui était lui-même le cadet d'une fratrie de neuf garçons en conçut une rancune agressive, souvent alcoolisée, vis-à-vis d'elle et, au lieu de reporter toute son attention sur son unique fils

comme on aurait pu s'y attendre, il se désintéressa au contraire de sa famille au désespoir d'Angèle à qui le curé avait signalé l'intelligence précoce et pratique de Marcel en suggérant d'examiner ce que « l'Église » pourrait faire. Charles était aussi « bouffeur de curé » et ne voulut rien entendre et rien savoir. Marcel travailla dès l'âge de quatorze ans comme manœuvre. Pas même comme apprenti, songea Marcel comme s'il commentait sa propre vie à lui-même, manœuvre...

« Marcel, tu m'écoutes ? Veux-tu du café ou préfères-tu en prendre après ta petite sieste ?

— Je vais d'abord me reposer un peu » répondit Marcel en se levant pour porter son assiette vers l'évier où Marthe s'affairait déjà. Il se dirigea vers le fauteuil disposé dans le fond de la cuisine. Il affirmait qu'il allait « se reposer un peu », mais Marthe savait que des ronflements attesteraient d'ici peu de temps qu'il s'était endormi. Il était fréquent qu'elle étende ensuite délicatement sur lui le plaid écossais acheté à cet usage, mais qu'il refusait obstinément de prendre en expliquant qu'il voulait « juste se reposer un peu ». Chaque fois qu'elle tendait les bras avec les extrémités de la couverture dans les mains, elle dévisageait son mari et elle se répétait, pour elle-même, qu'elle aimait toujours cet homme. Elle en vint même à se dire un jour qu'il était bien possible qu'elle ne posât ce lainage que pour l'assurer, d'une pensée secrète, de son amour.

Marcel n'avait pas voulu interrompre sa rêverie et dès qu'il ferma les yeux les images d'un autre temps l'assaillirent. Des représentations de Marthe, dans la splendeur de sa beauté altière, quand il la vit pour la première fois, dans cette ferme dans laquelle ils habitaient maintenant. C'était le début de la guerre (précisément le printemps mille neuf cent quarante et un) et Marcel, qui avait eu la chance d'échapper à la mobilisation (et donc à la captivité) en raison de son âge, dix-sept ans en mille neuf cent trente-neuf, avait été chargé par sa mère de faire le tour des exploitations agricoles de la région pour acheter quelques produits de base à moindres frais. Compte tenu de leur nombre, il en choisissait parmi celles qui lui paraissaient les plus accueillantes et la présence d'une jolie fille était évidemment susceptible de rendre un endroit « accueillant ». Il l'aperçut alors qu'il marchait lentement le long de la rue, les pinces à vélo toujours fixées sur le large pantalon de toile bleu, le vélo tenu à la main. Elle était assise sur les degrés de l'escalier du

bâtiment principal, et son corps souple, oublieux de la fatigue grâce à sa jeunesse malgré une journée commencée à cinq heures, s'autorisait quelques minutes de liberté. Elle avait les yeux mi-clos, la tête penchée en arrière, en s'appuyant sur les coudes, et les jambes allongées légèrement écartées, la jupe remontée de quelques centimètres au-dessus des genoux, pour mieux offrir son visage et ses mollets au soleil de midi, à peine chaud, d'un printemps pourtant précoce. Ses abondants cheveux blonds, qui étaient rassemblés dans un chignon qui semblait défier les lois de la pesanteur, lui donnaient une maturité que son jeune âge (le même exactement que celui de Marcel) ne lui conférait pas encore. Elle souriait aux anges. Il ignorait comment il avait su, lui, si maladroit, si inexpérimenté et si peu sûr de lui, attirer l'attention de Marthe, lui parler, la séduire, s'en faire aimer. Et pourtant leur amour avait explosé de bonheur dans l'été quarante et un.

Avec la guerre les emplois disponibles (même ceux de manœuvres) s'étaient rapidement raréfiés malgré le nombre d'hommes mobilisés puis prisonniers, mais Charles Fournier, soucieux de maintenir Marcel au travail pour garantir sa paie à la maison et désireux de montrer, à cet enfant qu'il n'aimait pas, ce qu'était « un métier d'homme », usa, juste avant qu'il ne soit trop tard, de ses quelques influences pour faire embaucher Marcel à la centrale de Sous-le-bois. Celui-ci devint donc « chauffeur » (il devait entretenir le feu d'enfer de la chaudière) en décembre mille neuf cent trente-neuf. Sans le savoir, Charles Fournier rendit ainsi un sacré service à son fils. Il lui permit d'abord de disposer d'un métier (malsain, dur, mal rémunéré, mais stable) et en conséquence de s'abstenir de demander le consentement de son père pour épouser Marthe. Il lui évita ensuite le S.T.O., car les employés de la centrale en étaient protégés en raison de l'importance stratégique de l'électricité. Il lui donna la possibilité, enfin, après la libération, d'entamer une carrière dans « le Thermique ».

Marcel sursauta quand Lila sauta sur le plaid (Marthe était passée par là) juste devant son visage. Elle se mit à ronronner. Marcel ne bougea pas et n'ouvrit pas les yeux, mais il savait que Lila l'observait, immobile sur ses quatre pattes. Elle lui laisserait quelques minutes de répit, mais s'il ne se manifestait pas elle lui poserait d'abord sa truffe humide sur l'extrémité de son nez, ce qui aurait aussi pour résultat d'augmenter l'intensité sonore de son ronronnement, et si cela restait sans effet elle

le lui mordillerait afin qu'il se décide à s'occuper d'elle. Elle était âgée de cinq ans et devait son nom à sa naissance en mai, exactement au moment de la floraison du grand lilas blanc à l'entrée du potager. C'était la chatte de J. Charles, mais elle passait de très longues périodes chez Marcel, car elle y avait de l'espace alors qu'elle n'avait qu'une cinquantaine de mètres carrés dans l'appartement de J. Charles, à Maubeuge, où il vivait seul.

« Bonjour Marthe ! Je suis content de vous voir ! dit Alain en se penchant en avant pour l'embrasser sur les deux joues. J'ai apporté des huitres et du Muscadet.

Marcel fut surpris de constater qu'il était déjà presque quatre heures et demie. Il songea machinalement que c'était le premier matin du roulement et qu'il avait toujours un peu de mal à s'y habituer.

« Mais pourquoi est-ce que tu continues à le vouvoyer ? demanda Marcel à sa femme qui rentrait dans la cuisine.

— Je ne sais pas. Et puis, lui aussi il me vouvoie !

— Évidemment, si tu le vouvoies, comme il n'a même pas la moitié de ton âge et qu'il est poli il te vouvoie aussi.

— Oh ! ça va, je ne suis pas si vieille... » dit Marthe pour échapper à une discussion.

Marcel invita Alain à le suivre dans une petite pièce située immédiatement après la salle à manger. On y trouvait deux étagères bon marché, de près de deux mètres de haut, un vieux buffet de belles dimensions et sur lequel des cadres de toutes formes et de toutes tailles tentaient de résumer quarante ans d'existence, une table carrée et quelques chaises en bois. Marcel parla de « la pièce du fond », il aurait tout aussi bien pu dire « la bibliothèque », vu le nombre de livres, d'autant que la pièce réellement « du fond » était la chambre. Celle-ci était borgne, mais elle bénéficiait d'un éclairage puissant qui, aidé par les murs recouverts d'un crépi blanc, donnait un peu de vie à ces quelques meubles, tous de bois sombre.

« Ici, c'est ma pièce, dit Marcel. C'est moi qui décide de ce qu'on y laisse ou pas. C'est moi qui ai choisi tous ces livres. Et je les ai tous lus !

— Il y a beaucoup de livres d'histoire, dit Alain qui parcourait les titres des yeux.

— J'aurais aimé faire des études et si j'en avais eu les moyens passer du temps à découvrir le monde. J'aurais voulu aller voir si les pays, les gens et les choses sont comme on le dit dans les livres.

— Moi je préfère les livres concernant les sciences ou les techniques. Et je suis plus attiré par la musique et par la peinture que par la littérature. Il faut dire aussi que j'ai toujours fait beaucoup de sport et de ballades dans la nature, en forêt ou en montagne, et ça prend du temps. C'est ma mère qui m'a appris à aimer la peinture. Quand j'étais plus jeune, on a écumé ensemble les musées de Toulouse. »

Marcel avait sorti un album de timbres de dimensions modestes, mais dont la couverture, faite d'un cuir brun et souple, était remplie d'incrustations d'animaux.

« Sais-tu qu'une décision importante, on peut même dire révolutionnaire, a été prise l'année dernière dans l'indifférence générale ? dit Marcel. On a décidé dorénavant d'écrire "France" sur les timbres et non plus "République Française" ! ». Marcel ouvrit la première page avec de grandes précautions et une délicatesse qui avait quelque chose d'amusant pour quelqu'un de sa corpulence et qui portait des mains larges et épaisses. Il se comportait comme si le contenu, pourtant soigneusement positionné sous des bandes de fin papier opaque, était en risque du seul fait d'apparaître à l'air libre.

Les cent cinquante-deux timbres répartis sur vingt-deux folios se dévoilèrent aux deux hommes. Alain les découvrait et Marcel les retrouvait, tout étonné lui-même d'en savoir tant à leur propos. Dans la famille, personne n'y prêtait intérêt (même Marthe ne l'avait pas suivi sur ce terrain) et il n'avait jamais éprouvé le besoin d'en parler à un étranger.

« Regarde ces deux-là, dit Marcel. Ce ne sont pas les plus beaux que j'aie ni les plus rares, mais ce sont mes deux préférés. Parce que ce sont les deux seuls consacrés à ce coin. Celui-là est de 1957 et il est dédié à Le Quesnoy et l'autre, qui date de 1958, est consacré à Maubeuge comme tu peux le voir. Le premier, que tu vois là en vert foncé, existe aussi en sépia, mais je ne l'ai pas encore trouvé. En fait, ce timbre, je l'ai depuis les premiers temps de ma collection, et c'est lui qui m'a donné l'idée de

m'orienter vers les timbres qui ont un rapport avec la région du Nord. Mais pas uniquement ceux-là, ce serait trop ennuyeux.

— J'aime bien t'entendre expliquer, dit Alain ».

Ces mots auxquels il ne s'attendait pas, de la part de ce jeune homme qui aurait pu être son fils, surprirent Marcel, mais il ne répondit rien. Il rangea soigneusement son album après en avoir commenté abondamment plusieurs pages.

« Voilà mon saxo ! dit fièrement Marcel. C'est un alto. Il existe sept tailles de saxo, mais quatre sont surtout utilisées : le baryton, le ténor, l'alto et le soprano. Quand je me suis mis au saxo, j'avais presque trente ans dit fièrement Marcel. Quand j'étais gosse, pas question de passer son temps à faire de la musique. "Un truc de fainéant" aurait dit mon père. Ce n'est pas facile quand on a trente ans et qu'on ne sait pas la différence entre une blanche et une clé de fa ! C'est le chef de l'harmonie de l'époque qui m'a suggéré de choisir cet instrument parce qu'il manquait de joueurs de saxo à ce moment-là. J'avais tellement envie de jouer que j'aurais accepté n'importe quoi. C'est lui qui m'a appris tout ce que je sais sur la musique et c'est un vieux musicien qui m'a appris la pratique. Ils étaient insupportables tous les deux. En ce temps-là on ne rigolait pas ! Ils n'étaient jamais contents. Mais finalement, j'ai réussi, et c'est une des meilleures décisions que j'ai prises dans ma vie »

Alain examina longuement l'instrument. Il n'osa pas le mettre à la bouche pour essayer d'en tirer un son et Marcel ne lui proposa pas. Il comprenait que c'était une part intime de lui-même que Marcel lui dévoilait, lui l'homme de cinquante-cinq ans, l'ouvrier qui a quitté l'école à quatorze ans et a appris l'essentiel de ce qu'il sait tout seul, face à un jeune ingénieur, à qui la vie n'a réservé que de bonnes choses. Il se rendit compte qu'il avait un peu perdu le fil des commentaires de Marcel quand celui-ci éleva un peu la voix :

« Alors, c'est oui ou c'est non ? Je te passe le disque de la Czardas ?

— Oui bien sûr, bien sûr » dit Alain en dissimulant sa distraction.

Marcel sortit le vieil électrophone du buffet et le posa sur la table. Il était plein d'excitation maintenant. Son visage n'était guère plus animé qu'à l'accoutumée, mais Alain remarqua, à certains gestes un peu saccadés, au léger tremblement des mains qui ne lui était pas coutumier

et à ses efforts pour aller vite quand il n'y avait aucune nécessité, que Marcel paraissait enfin s'animer vraiment.

« C'est un morceau très connu de Monti, un compositeur italien. Czardas, ça veut dire "auberge" en hongrois, et c'est une danse. Tu t'en rendras facilement compte » dit Marcel en posant la tête de lecture sur le disque. Alain fut surpris par la brièveté du morceau, cinq ou six minutes, mais il en apprécia le rythme.

« Tu vois, reprit Marcel, c'est le saxo solo et l'harmonie qui se répondent puis s'appuient l'un l'autre sans se faire concurrence, comme c'est le cas dans certains morceaux, mais ici ils sont complémentaires, et se mettent en valeur réciproquement. Et puis il y a tout le rythme tzigane, mais en finesse, en retenue. Il existe une version où le saxo est accompagné par un piano, mais je ne l'aime pas, c'est un peu fade. C'est vrai aussi que j'ai une tendresse particulière pour ce morceau parce que c'est le seul que j'ai joué en solo avec l'harmonie, ajouta Marcel. Tu sais, poursuivit-il, maintenant à son affaire, c'est un instrument qui a été méprisé par les musiciens d'orchestre quand il a été créé, dans les années mille huit cent cinquante. Il s'est imposé difficilement. C'est en quelque sorte un instrument "prolétaire", alors pas étonnant que lui et moi on s'entende bien » ajouta-t-il en souriant. Il expliqua longtemps et Alain écouta attentivement même si Marcel se répétait un peu. Il aurait aimé se dire qu'il raconterait tout ça à Chantal, mais elle ne serait pas intéressée et il était surpris d'en être déçu. Il aurait sûrement envie d'en parler avec sa mère.

C'est J. Charles qui vint les déloger de la « pièce du fond ». Il surgit brusquement et embrassa son père avec une chaleur inattendue pour un homme de vingt-huit ans. Il serra vigoureusement la main d'Alain avec un grand sourire avant de lui signaler qu'on le demandait à la cuisine pour ouvrir les huitres. J. Charles était aussi brun aux cheveux courts qu'Alain était blond aux cheveux longs. Il était mince, mais athlétique, nerveux dans ses impulsions tant quand il faisait du sport que dans la vie, sauf en ce qui concernait les femmes. Malgré ses succès féminins, dont il parlait peu en raison d'une pudeur que Lucille jugeait d'un autre âge, J. Charles restait très circonspect, continuait à vivre seul et n'amenait jamais ses conquêtes chez ses parents. Il adorait son métier et il était fier de travailler dans le plus grand garage de Maubeuge.

« Je voudrais porter un toast à J. Charles », dit Alain en levant son verre dès qu'ils furent tous assis à la table dressée dans la pièce de devant, celle où l'on mangeait en famille.

« Non seulement il m'a sauvé du désastre en terminant mon buggy, car il faut bien dire les choses comme elles sont, c'est lui qui l'a terminé, et j'ai le plaisir de l'avoir comme ami, mais en plus il m'a permis de vous connaître et c'est toute une famille formidable que j'ai comme amie maintenant.

— Tous ces compliments, c'est parce que tu as sûrement encore besoin de quelque chose, dit J. Charles en reposant son verre. Et si j'en juge à ta tête, c'est sûrement des services de Lucille dont tu as besoin maintenant ! ajouta-t-il en riant.

— Ah non ! Pas touche à mes cheveux !

— On ne devrait pas accepter de recevoir dans cette maison des gens qui mettent les coiffeurs sur la paille, dit Lucille. En plus tout le monde sait bien que ce qui différencie l'homme de l'animal ce n'est pas la parole, mais la coiffure. Enfin, en principe ! » termina Lucille en riant.

« Est-ce que tu as commencé à faire la liste de tes projets pour la retraite papa ? dit J. Charles redevenu sérieux.

— Finalement, j'envie les professeurs qui prennent leur retraite plus tard tout en n'ayant pas trop d'heures de cours par semaine et un travail sans beaucoup de contraintes physiques, répondit Marcel.

— C'est vrai que j'imagine difficilement ma mère sans ses élèves, dit Alain. Elle sera sûrement complètement perdue à l'heure de la retraite.

— Et ton père ? dit Marthe, il est instituteur aussi non ? Et à l'adresse de Marcel : tu as vu ? Je l'ai tutoyé cette fois-ci !

— Oui, dit Alain après un temps, mon père est instituteur aussi. Mais je lui fais confiance pour se trouver autre chose à faire au moment de la retraite. Car il n'a pas le même amour du métier que ma mère. Il préfère les mères de ses élèves en fait » dit-il brusquement en rompant un morceau de pain d'un geste nerveux.

Un éclair de colère changea le visage d'Alain l'espace d'un instant.

« Et les parents de ta femme, ils font quoi ? demanda J. Charles.

— Ils sont fleuristes, répondit Alain redevenu lui-même, le sourire aux lèvres. Du coup, Chantal a pris les fleurs coupées en horreur et ça m'a permis de faire de considérables économies.

— Tu remplaces les fleurs par quoi alors ? demanda J. Charles. Si c'est par des bijoux...

— Non, pas de danger de ce côté-là dit Alain, elle est aussi indifférente aux bijoux qu'elle est hostile aux bouquets. Non, elle apprécie davantage un bon repas au restaurant ou un stage de parachutisme ou une semaine de ski de fond, et comme j'apprécie ce genre de choses aussi...

— Mais alors elle est parfaite ! l'interrompt J. Charles en prenant l'air extasié. Il faut absolument que tu me la présentes.

— J'ai bien l'intention de t'inviter à la maison dès que Chantal sera rentrée.

— Je veux juste vérifier qu'elle existe réellement avant de me mettre à chercher une femme qui lui ressemble.

— Le temps s'est drôlement rafraîchi » dit Marthe et elle ajusta son gilet après avoir servi le café à J. Charles (c'était celui de midi, qui avait attendu au chaud, sur le coin de la cuisinière). Tout en avalant à petits coups, J. Charles songeait qu'autrefois son père en buvait aussi, même quand il était de poste de matin le lendemain. Marcel, après avoir ôté ses lunettes, feuilletait « La Voix du Nord » et il lisait de temps à autre un titre d'article à voix haute pour prendre la tablée à témoin, sans doute, mais on ne savait pas toujours bien de quoi. Lucille avait approché sa chaise de celle de sa mère au prétexte de se réchauffer et mère et fille se tenaient enlacées. Lila avait rejoint Alain qui l'avait encouragée à venir, pour s'offrir une petite sieste avant d'opter, quand tout le monde serait parti, pour le fauteuil de la cuisine et y passer la nuit. Alain savait qu'il lui fallait regagner ses pénates, mais il tardait un peu, car il ne se sentait pas un étranger chez ces gens qu'il ne connaissait pourtant que depuis trois mois à peine.

« Demain, il faudra allumer la cheminée, Marcel, reprit Marthe.

— Je viendrai vous rentrer du bois et allumer la cheminée demain matin si tu veux, maman, pendant que papa sera au travail, dit J. Charles.

— Maintenant que la Saint-Éloi est passée, dit Marcel d'un air qui s'efforçait d'être énigmatique, on peut allumer la cheminée sans craindre l'avenir. Vous vous souvenez du dicton : "Si à la Saint-Éloi tu brules ton bois, pendant trois mois tu auras froid" dit-il sentencieusement.

— Tu nous rappelles ce dicton tous les ans papa, dit Lucille, les yeux fermés, à moitié endormie. Aussi loin que je m'en souviens je ne l'ai jamais vu qui se vérifiait »

Alain choisit le moment de silence qui suivit pour quitter, à regret, la famille Fournier ; il n'était pas tout à fait vingt-et-une heures trente. Il s'était souvenu, en entendant parler Marthe du chauffage, qu'il n'avait toujours pas nettoyé et rallumé la chaudière et il décida qu'il le ferait finalement le lendemain matin. Il repartit à pied, comme il était venu, goûtant la fraîcheur de la brume du soir encore dégoulinante d'eau, étonné de constater qu'il prenait plaisir à marcher seul, dans ce village aux rues désertes qui paraissaient sans vie. Il frissonna et remonta le col de son blouson de cuir léger. Il avait beau ne pas être frileux, il fallait qu'il pense à se vêtir comme on le fait à Pré-la-Mantèle et non comme il en avait l'habitude à Montgiscard.

Marcel n'avait pas sommeil, sans doute l'effet d'une sieste trop longue. Une fois que J. Charles eut quitté la maison, quelques minutes après Alain, il s'assit un moment, au désespoir de Lila, dans le fauteuil de la cuisine, ce qui ne lui arrivait qu'exceptionnellement le soir, et il alluma un Cigarillo. Il ne fumait plus au quotidien depuis qu'il avait rendu les armes, il y avait près de dix ans, face à Marthe et à son combat contre le tabac, mais il s'accordait encore ce plaisir du petit cigare de temps en temps, le plus souvent pour accompagner une réflexion qui cheminait. Il avait passé un après-midi qui lui avait procuré du plaisir et cela ne lui était plus arrivé depuis bien longtemps.

La mort de Gilbert, il y a quinze années, avait changé tellement de choses.

Gilbert avait été conçu dans la passion de cet été quarante et un qu'ils avaient traversé, Marthe et lui, comme deux amants sûrs de leur amour et de leur destin. Alors ils se sont aimés, se sont mariés et Gilbert est né. Marcel savait fort bien qu'il n'avait jamais pu faire le deuil de Gilbert. « Faire le deuil » comme disent les psychologues (il en avait rencontré un, une seule fois, et n'avait pas voulu retourner le voir). Comment peut-on faire le deuil d'un fils ? Comment fait-on pour tenir dans la main une photo, qui serait toujours pleine de vie, malgré la froideur du papier, et ne pas sentir son cœur se déchirer, et comment réussir à se souvenir, tendrement, totalement, fidèlement, mais en paix ? Si l'amour partagé avec Marthe lui avait permis de continuer à vivre et de

conserver l'envie de donner du bonheur à sa famille, il n'avait pas pu rendre acceptable l'insupportable disparition. Et si l'amour porté à J. Charles et Lucille s'en était sans doute trouvé encore plus profond, il ne pouvait ni remplacer celui pour Gilbert ni le faire oublier. Enfoncé dans le souvenir de ce fils perdu, Marcel, sans devenir aigri, avait cependant coupé tous les contacts non indispensables avec les autres. Il s'était refermé sur sa famille et avait plongé dans sa solitude.

Et comme si son malheur n'était pas assez violent, il avait dû, terrorisé, s'affronter avec son second fils qui cherchait à s'éloigner de lui en grandissant. Marcel avait vu avec fierté Gilbert obtenir, en 1960, après trois années d'études, le diplôme de l'école d'apprentis de Lomme, créée pour préparer des ouvriers qualifiés à destination des centrales thermiques. Mais J. Charles avait brusquement, et contre toute attente, refusé de suivre la même voie. Il avait fallu toute la sensibilité de Marthe pour rendre intelligible ce rejet à Marcel, désespéré. Et tandis que Gilbert était bon musicien — il jouait du cornet à pistons, un instrument méconnu et difficile — J. Charles avait opposé une fin de non-recevoir à toute sollicitation dans ce domaine, il conservait d'ailleurs de sa période de jeunesse une indifférence à la musique qui n'était pas de son temps. Et là encore, c'est Marthe qui avait permis à Marcel d'accepter ce choix. J. Charles refusait tout simplement, avec la brutalité d'un adolescent en plein désarroi, d'être le jouet du passé. Comme on cherche au plus vite à s'échapper du fond des eaux pour aller vers la surface et y puiser l'air qui nous fait vivre. Tout ça n'était plus maintenant qu'un souvenir lointain pour J. Charles, pensa Marcel, et c'était tant mieux. Et voilà qu'était arrivé Alain. Et qu'il trouvait intérêt à l'écouter. Et qu'il prenait plaisir à lui expliquer ce qu'il savait, à lui donner des avis ou des conseils, à répondre à ses questions.

« Marcel, tu ne vas pas au lit ? dit Marthe, surprise, alors qu'elle terminait la fermeture des volets. Il est presque dix heures...

— J'allais justement y aller. »

Marthe, qui n'aimait guère la télévision, était en train d'écouter la radio dans la cuisine quand Marcel vint l'embrasser avant de se coucher. Il avait passé un peu plus de temps dans la salle de bains, en raison des soins à prodiguer à sa jambe et des vérifications à faire à sa prothèse. Il se pencha vers Marthe et lui donna un vrai baiser sur la bouche qu'elle

prit et rendit, comme autrefois. Il savait qu'elle ne le rejoindrait pas avant une bonne heure. Il serait endormi.

« La semaine prochaine, j'irai nettoyer la tombe de Gilbert. Le vingt décembre approche.

— Oui, dit Marthe. J'ai déjà commandé les fleurs.

— Bonne nuit

— Bonne nuit ».

Le réveil sonna à huit heures. Alain avait hésité lors du réglage de l'alarme, car il n'était jamais bien certain de savoir gérer son temps lorsqu'il était seul, sans doute parce que l'exercice de la vraie solitude était une expérience très récente pour lui. Il l'avait découvert au début de l'automne quand Chantal, après un mois d'août de canicule qui l'avait enchantée, n'avait pas supporté les trois premières semaines de septembre, froides et grises. Elle avait quitté Pré brusquement et avait passé quatre jours à Montgiscard avant de revenir, amoureuse et pleine d'entrain. Malheureusement, cet enthousiasme n'avait pas duré et le mariage d'un cousin proche, occasion de « descendre » une nouvelle fois pendant trois jours juste avant la Toussaint, avait été le bienvenu pour elle. Alain était par contre préoccupé par le départ trois jours plus tôt, alors même qu'ils avaient d'ores et déjà prévu d'être tous deux à Montgiscard pour Noël.

Dès qu'il fut prêt, et avant de prendre son petit-déjeuner, il sortit faire un peu d'exercice. Il souffrait de ne plus avoir autant d'activité physique que lorsqu'il était étudiant et en particulier de ne plus pouvoir courir le soir, plusieurs fois par semaine. Il avait réussi à se préserver du temps pour faire du judo et il assistait au moins à une des deux séances d'entraînement hebdomadaires (celle du samedi matin lui était en principe accessible), mais il savait que pendant la période à venir, pendant laquelle il travaillerait en horaires postés, les choses seraient plus compliquées. Ce sport était probablement la seule activité qu'il ne partageait pas avec Chantal. Grande et musclée, avec des épaules larges qui auraient pu être celles d'un garçon et un visage carré encadré de cheveux brun, coupés courts, Chantal avait été pendant toute son enfance et toute son adolescence un « garçon manqué ». Avant de se

laisser séduire par la gentillesse et l'intelligence d'Alain elle avait d'abord éprouvé sa solidité physique, incapable par nature de s'intéresser à quelqu'un qui n'aurait pas sa robustesse et son attraction pour le corps. Massive et intrépide, elle avait un goût particulier pour l'effort ainsi qu'une résistance exceptionnelle. Elle n'était jamais de ceux qui traînent la jambe pendant les nombreuses randonnées qu'ils avaient pu faire en groupe, depuis qu'Alain et elle faisaient presque tout ensemble, et elle lui tenait la dragée haute dans presque tous les domaines en matière sportive. Il partageait avec elle le plaisir de l'activité physique, mais il y trouvait une certaine liberté d'esprit ainsi que la contemplation de la nature alors qu'elle préférait y chercher la compétition et toujours plus de sensations nouvelles. Alain admira la Chantal de quinze ans, énergique et décidée, qu'il fréquenta au lycée puis fut attiré par la jeune fille dont le corps s'épanouissait. Et il devint amoureux de la femme pleine de vie qui lui tomba dans les bras avec une telle évidence qu'il n'aurait pu dire quand cela arriva exactement. À l'âge de seize ans, ils savaient qu'ils seraient mari et femme, comme il est établi que le soleil vient avec le jour. Et quant à leurs parents, ils comprirent bien vite que « ceux-là finiraient ensemble ». Les épousailles eurent lieu à l'été 1975, juste avant qu'Alain ne soit appelé au service militaire. Il n'avait jamais sollicité la main de Chantal et Chantal n'avait pas réclamé celle d'Alain, mais est-ce que le lierre et le mur qui se font face se demandent accord sur leur destin commun ?

Alain aimait donc particulièrement courir en contact avec la nature et dès qu'il avait adopté son rythme il réussissait à laisser vagabonder son esprit. Connaître la distance l'intéressait peu, il s'était fait un circuit qui lui plaisait, et au bout d'une quarantaine de minutes, il s'arrêta à la boulangerie, face à la Tour de guet, pour y acheter deux pains au chocolat.

Il prit d'autant plus de plaisir à son petit-déjeuner qu'il eut la satisfaction de voir apparaître, alors qu'il attaquait sa deuxième viennoiserie, le soleil blanc d'hiver dans un ciel d'un bleu timide. Il faillit en prendre prétexte pour ne pas se préoccuper de son chauffage, mais il admit que cela ne serait pas raisonnable. Le sous-sol était divisé en trois pièces (en sus du garage) dont une seule, celle dans laquelle il avait entreposé quelques outils de jardinage, possédait une porte. Les deux autres contenaient pour la première, en son milieu, la chaudière, cylindre

vertical en fonte doté d'un dessus amovible et d'une ouverture située dans la partie tubulaire, et pour la seconde un dépôt de charbon dans lequel il fallait puiser plusieurs fois par jour. Le sol et les murs étaient noirs de poussier et si Alain s'était habitué à cet ensemble plutôt sale, celui-ci constituait maintenant un repoussoir permanent pour Chantal.

Le premier allumage du poêle avait été un moment de fou rire mémorable, de ceux qui ne sont possibles qu'entre amoureux. Après l'avoir obligé à se mettre torse nu sous des prétextes futiles, Chantal avait utilisé la poussière pour le transformer en « indien recouvert de peintures de guerre » et après qu'il se soit laissé faire non sans avoir essayé, sans succès, de lui rendre la monnaie de sa pièce, ils avaient fini par se retrouver sous la douche où les étreintes étaient vite devenues tendres et langoureuses. En sortant de la salle de bain, ils avaient trouvé la maison remplie d'une fumée âcre (ils avaient mal réglé l'admission d'air du poêle, diagnostiqua plus tard Alain) et Chantal avait couru de fenêtre en fenêtre pour les ouvrir en grand. Elle simulait l'étouffement, tout en se moquant d'Alain, « Je maîtrise tout à fait le chauffage au charbon » s'amusait-elle à l'imiter pendant que ce dernier se précipitait vers elle pour la couvrir d'une robe de chambre. Et avec les combats taquins d'amoureux qui s'en suivirent encore, les fous rires repartirent de plus belle. Mais ces distractions n'avaient pas duré et depuis lors Chantal avait plus d'une fois laissé le feu dans la chaudière s'éteindre, non par oubli, mais par refus de descendre dans cet environnement « dégoûtant ». Elle n'acceptait plus, à présent, de nettoyer l'endroit, car elle considérait que tout dégrassement avait comme premier et principal (voire unique) résultat de faire remonter de la poussière de charbon dans toute la cuisine. Alain songeait, tout en bourrant le foyer à l'aide de papier et de petit bois et en se noircissant les bras à moitié entrés à l'intérieur du poêle, que ce mode de chauffage n'était quand même qu'un inconvénient mineur au regard du plaisir de pouvoir profiter d'une maison assez grande. En réalité s'il savait que Chantal éprouvait un vrai bonheur à pouvoir partager complètement sa vie, il devait bien reconnaître, qu'au contraire de lui, elle n'aspirait pas spécialement à ce qu'ils aient « leur » maison. Elle aurait tout aussi bien pu vivre à l'hôtel ou dans un mobile-home.

Il quitta le sous-sol en emportant ses quelques outils de jardinage et, en passant par le garage dont il avait ouvert la porte extérieure, il préleva

les plantes qu'il avait ramenées la veille de chez le pépiniériste ainsi que le terreau que ce dernier avait insisté pour lui vendre. Il se mit au travail aussitôt et il eût vite fait d'enlever l'essentiel de la couverture végétale d'origine. Il avait eu du mal à trouver ce qu'il cherchait, d'autant qu'il ne savait pas ce qu'il voulait. Mais compte tenu de la surface disponible, il lui avait suffi d'acheter trois arbustes. Il mit en place l'oranger du Mexique, près de la porte d'entrée, qu'il avait choisi parce qu'il sentirait la fleur d'oranger et que Chantal adorait cette odeur. Il positionna au contraire le cerisier « Kanzan » à l'opposé, sur le bas de la pente. En principe, Chantal aimait les végétaux du Japon, mais il n'était cependant pas très sûr que la couleur, rose, lui conviendrait. Il se recula un peu pour apprécier la situation et décider où loger le dernier plant.

« Salut Alain ! Tu pourras faire la même chose chez moi une fois que tu auras terminé ? »

Alain se retourna et découvrit sans surprise Albin, son voisin, les deux mains, poings fermés, enfoncées dans les poches d'un vieux survêtement bleu foncé. Il le regardait, immobile, en souriant du côté de la bouche qui ne portait pas la cigarette. D'une bonne dizaine d'années plus âgé qu'Alain, Albin Prigent avait été embauché en même temps que lui. Il était infirmier et avait pratiqué pendant quelques années en libéral (après avoir été militaire de carrière dans la « Navale »), mais il avait finalement renoncé et opté pour un poste, un peu moins bien payé, mais sans souci particulier, dans une centrale électrique. Petit, râblé et avec un début de ventre hérité des nombreuses soirées bien arrosées entre copains, Albin attirait d'abord l'attention en raison des énormes lunettes à la monture noire qui lui mangeaient le visage. Elles semblaient d'un autre siècle, et l'on se demandait si la qualité de sa vue rendait vraiment indispensable un attirail aussi grossier.

« N'y compte pas ! À chacun de faire sa part de travail !

— Je sais bien que c'est Chantal qui t'a fait changer ces plantes, va. Pour l'instant, Martine ne m'a encore rien demandé. J'espère que ton exemple ne va pas lui donner des idées. C'est Chantal qui a choisi les plantes ? Je n'y connais absolument rien en jardinage...

— Non Chantal n'est pas là. Elle est partie pour quelques jours voir ses parents. C'est moi qui suis allé chercher tout ça hier matin.

— Tu es tout seul alors ? Viens manger à la maison ce midi ! Quand il y en a pour deux....

— Je te remercie, mais je suis déjà invité chez Jacques et Catherine. Une autre fois, ce sera avec plaisir.

— Dommage ! Je ne te propose pas de venir ce soir, car le dimanche soir Martine considère que chacun se débrouille tout seul. Elle ne fait pas de repas. Allez, bon courage Alain ! »

Albin se dirigea nonchalamment (c'était là son mode de déplacement habituel) vers l'escalier tout proche et monta les marches lentement. Ses mains, toujours poings fermés, n'avaient pas quitté ses poches. Sa cigarette avait oscillé en suivant les battements de ses lèvres pendant toute la conversation et maintenant le bout incandescent se rapprochait dangereusement de la bouche. Pour rentrer chez lui, il poussa du genou la porte qu'il avait laissée entrouverte. Alain se décida enfin et il planta le dernier des trois arbustes entre les deux précédents, à mi-pente, et tout compte fait, il n'y avait guère d'autre possibilité songea-t-il. C'était un Gardénia, qu'il avait choisi uniquement parce que le nom lui rappelait vaguement quelque chose. Il était tout juste dix heures trente lorsqu'Alain entreprit de mettre à la poubelle les végétaux arrachés puis de ranger les outils. Tout en se nettoyant soigneusement les mains, il se dit qu'il avait largement le temps d'aller faire un tour sur le marché dominical de Pré, ce qu'il avait envie de faire depuis toujours sans en avoir jamais eu l'occasion. Il aimait l'expression « aller faire un tour » parce que c'était celle employée par sa mère quand il était enfant et qu'elle l'emmenait à Toulouse. Elle se penchait vers lui avec des yeux mystérieux et gourmands, le saisissait tendrement, mais fermement par les épaules comme pour l'aider à se concentrer sur le visage qui lui faisait face et lorsqu'elle annonçait « On va faire un tour. Tous les deux ! », en adoptant un ton joyeux et traînant tout à la fois, cette phrase semblait contenir tout un monde qui n'appartenait qu'à eux deux. Quand elle demandait « D'accord ? », il répondait « D'accord ! » en essayant de prendre la même intonation, énigmatique et complice, que celle de sa mère.

Le marché de Pré, de neuf heures à treize heures, a lieu le dimanche suivant une tradition qui remonte au moyen-âge disent certains. Un marché de village le dimanche n'est pas si fréquent, en tout cas dans la région du Nord, et celui-là, dans cette petite commune de deux mille six cents habitants, n'a résisté à la disparition qu'en raison de sa forte attraction pour les gens des alentours qui s'y rendent régulièrement. La